

AUGUST STRINDBERG

LE RÊVE DE TORHEL

*Traduit du suédois
par Elena Balzamo*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite
d'aucune manière que ce soit sans la permission de l'Éditeur,
à l'exception d'extraits à destination d'articles
ou de comptes rendus.

Titre original : *En barnsaga*

Copyright © Zulma, 2007,
pour la traduction française.

ISBN : 978-2-84304-428-1

N° d'édition : 428
Dépôt légal : octobre 2007
Diffusion : Seuil — Distribution : Volumen
zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site
www.zulma.fr





les miséreux qui peuplaient les arrières de l'île Skamsund, il y avait un pilote renvoyé : Öman. Il avait exercé ce métier pendant trente-sept ans, lorsque, par une nuit parfaitement claire, il causa le naufrage d'une goélette finnoise. Comment fut-ce possible ? Il ne put l'expliquer : les feux de guidage offraient un repérage facile, il maîtrisait le vaisseau, il connaissait par cœur les bas-fonds... Le mystère demeura total. Traduit devant le conseil de guerre, il jura n'avoir pas touché à l'alcool de toute la journée ; mais comme, par ailleurs, il était enclin à la boisson, on considéra qu'il avait dû agir en état d'ivresse. Il perdit son

emploi et fut condamné à payer cinquante mille couronnes de dédommagement pour la goélette et sa cargaison.

En faisant figurer l'excès de boisson dans le verdict, le tribunal commit une erreur, car de toute évidence, le jour fatidique, l'homme avait été sobre ; le fait d'avoir été traité avec injustice lui donna un avantage moral.

Le jour où il quitta le palais de justice à Skeppsholmen, les épaulettes arrachées et l'enseigne de casquette fourrée dans sa poche, il eut l'impression que la ville s'était métamorphosée. Certes, l'Académie navale se trouvait à sa place habituelle, mais elle lui parut plus petite, indifférente. Jadis, il l'avait admirée : elle représentait un idéal inaccessible, le sommet du petit univers où lui-même occupait une place parmi les plus humbles : un être inférieur, respectueux, aveuglément admiratif, s'inclinant devant l'autorité et la raison supérieure. À présent, expulsé de cet univers, il n'éprouvait plus aucun respect. Ces gens-là n'avaient plus rien à lui intimer, la distance n'existait plus : il ne se trouvait plus en bas de l'échelle, mais dehors ; il ne se mesurait plus par rapport à eux ; le malheur l'avait grandi et l'avait rendu libre.

Il revint à Skamsund. Le vapeur accosta dans l'après-midi ; devant l'embarcadère, les pilotes attendaient, certains avec l'intention sincère de témoigner leur compassion au camarade déchu, d'autres seulement pour voir de quoi il aurait l'air. L'ambiance dans les groupes dispersés sur le rivage était lourde : nul n'ignorait qu'à tout instant le même malheur pouvait frapper chacun d'entre eux, y compris les meilleurs, car dans la majorité des cas les naufrages dans l'archipel se produisaient pour des raisons inexplicables.

Pendant qu'on mettait la passerelle, Öman, debout, enlevait des bouts de fil aux endroits où avaient été cousues les épaulettes de sa vareuse. Durant tout le trajet, il avait répété les paroles qu'il allait prononcer, il s'était longuement préparé à affronter leurs regards – car il avait le droit de regarder les gens dans les yeux, il n'avait rien à se reprocher !

Il souleva son sac posé sur la banquette, serra entre les dents son ticket¹ pour avoir les mains libres, descendit la passerelle en bombant le torse, salua le pilote-major, mais, ce faisant, il

1. En Suède, le contrôle des titres de transport s'effectue à la descente du bateau. (*N.d.T.*)

oublia de rendre son ticket, de sorte que le second dut lui-même le lui prendre, en accompagnant son geste d'une plaisanterie. Ce qui perturba le scénario préparé à l'avance : la solennité se mua en une farce, ce n'était plus la peine de se donner de grands airs.

Les retrouvailles prirent dès lors une tournure banale.

« Ne te laisse pas abattre, mon vieux », lui lança le pilote-major.

Et comme ces mots exprimaient l'opinion générale, les autres pilotes se contentèrent d'un signe de tête approbatif, heureux d'en avoir été quittes à si peu de frais.

Assombri, Öman monta le coteau derrière lequel se trouvait sa maison. Veuf, il n'avait pas de femme qui l'attendît, mais il avait un fils âgé de dix ans. Certes, le gamin n'allait pas piper mot, mais il avait un visage, donc des expressions, il avait des yeux qu'on ne pouvait pas empêcher de parler. Afin de couper court à toute effusion de ce côté-là, le père ouvrit la porte avec brusquerie et voyant l'enfant, assis près du poêle, en train d'arranger les lignes de fond, il lui lança :

« Va à la remise, Torkel, et prépare le filet ! On va à la pêche ! »

Torkel sortit, agréablement surpris par le fait

que son père était resté en liberté et qu'il n'avait pas perdu courage.

Pendant trois jours Öman fit la tournée des voisins pour se plaindre de l'injustice qu'il venait de subir. Le premier jour, il bénéficia d'un accueil compatissant; le deuxième jour, la compassion mollit, il fut accueilli par des paupières baissées qui lui firent comprendre qu'un rideau était tombé entre eux et lui. Cela lui fournit l'occasion d'engager une polémique :

« N'ai-je pas été sobre ce jour-là ? Si ce jour-là, justement, j'avais bu ne serait-ce qu'une goutte, je n'aurais plus qu'à me taire ! » Il le répéta tant de fois qu'il finit par insupporter tout le monde. S'en étant rendu compte, il se lança dans des calculs : « J'avais des revenus de deux mille couronnes annuelles, les voici engloutis par la mer, et je me retrouve avec une dette de CINQUANTE MILLE COURONNES ! CINQUANTE MILLE... ! (Il éprouvait un certain plaisir à remâcher un chiffre aussi impressionnant.) Je me demande où diable je vais les trouver ! » Nul ne pouvait répondre à cette question, mais le fait qu'Öman avait des dettes aussi énormes lui conférait une certaine respectabilité. « CINQUANTE MILLE... ! Évidemment, on va me

prendre la maison, m'obliger à déclarer faillite ! »

Le troisième jour, son aura définitivement ternie, il ne rencontrait plus que des dos tournés et des répliques évasives. Il se rendit dans le local des pilotes où traînaient un tas de gugusses, et il recommença son discours. Ses propos furent accueillis par un silence désapprobateur, ponctué par le bruit de la chique qu'on recrachait par terre.

Cette fois – histoire de varier un peu –, il commença par les cinquante mille, avant de ressortir son refrain : « Si, ce jour-là, j'avais bu ne serait-ce qu'une goutte... » Quand il le réitéra pour la troisième fois, le pilote-major grommela dans sa barbe : « Écoute-moi, Viktor, toi qui es un vieux pochard, tu sais bien qu'un buveur invétéré qui omet de se saouler un seul jour a la caboche embrumée. La justice se moque de savoir s'il s'agit d'une cuite ou d'une gueule de bois. Tu as perdu la goélette par beau temps, et tu mérites ta punition. Tu ferais mieux de rentrer chez toi, de t'occuper de tes affaires et d'essayer de sauver quelques miettes pour ne pas finir tes jours à l'asile. T'as compris ? »

Öman chercha en vain une réponse. Sa langue était comme paralysée ; ses yeux seuls parlaient, tandis qu'il reculait vers la porte pour ne pas avoir

l'air de leur tourner le dos. Une fois sur le seuil, il retrouva l'usage de la parole, mais non celle de la raison : « Adieu, fils de putes ! » leur lança-t-il.

Il passa devant la maison du syndic ; l'homme, debout sur le perron, le salua d'un signe de tête amical : « Viens, Viktor, viens qu'on discute un peu ! » Öman ne daigna pas répondre et poursuivit son chemin. « Je n'en ai rien à fiche ! » grogna-t-il, et il se sentit un peu réhabilité.

Cependant, une fois de retour, au lieu de rester chez lui, il prit une hache accrochée au mur et sortit. Pour calmer son excitation, il avait coutume d'abattre des arbres dans la forêt, car il était propriétaire d'un petit terrain boisé. Du fait qu'il allait être vendu aux enchères en même temps que la maison, ce terrain avait désormais acquis une nouvelle signification.

Arrivé dans l'ombre des sapins, Öman se rendit compte combien tout avait changé. Les arbres, qu'il connaissait si bien, étaient devenus des étrangers. Ici, il y avait du bois d'attise, autrement dit de l'argent garanti, puisqu'on pouvait en vendre chaque automne quand le grand navire mouillait près de l'île. Là-bas, il avait réservé quelques arbres bien droits et bien lisses pour servir de membrures. Réservé – pour qui ? Plus loin on voyait un petit nombre de

bouleaux tordus, que la nature semblait avoir prédestinés à devenir le couple d'une barque de pêche. Plus loin encore, six candidats aux mâts de navire, de beaux spécimens qu'il gardait pour la confirmation du gosse, il avait calculé qu'ils allaient justement atteindre la taille requise.

À présent, rien de cela ne lui appartenait plus ; ils étaient devenus la propriété de l'Assurance. De l'ASSURANCE ? Pas encore ! Il fallait d'abord s'attendre à une visite du garde champêtre qui l'assignerait en paiement, et plus tard il y aurait la vente aux enchères qui se déroulerait devant l'église ou au tribunal. Mais ils allaient voir ce qu'ils allaient voir...

Ce jour-là, il éprouvait une jouissance toute particulière à enfoncer la hache dans les troncs des arbres. Il ne s'agissait plus de menu bois de chauffage ni de simples bûches : il s'attaquait aux spécimens les plus précieux : les futurs mâts de navire, les membrures, les rames tombaient comme de la paille, décimés, anéantis. Il s'échauffait de plus en plus, par l'effort et la haine, et le fracas qui accompagnait la chute de chaque grand pin lui arrachait un rire. La sève transparente coulait comme du sang blanc, les cimes se fracassaient en tombant. C'était un véritable carnage. À chaque nouveau coup de

hache meurtrière et vengeresse, la forêt s'éclaircissait un peu plus et l'esprit s'apaisait. Il s'acharnait sur les adversaires invisibles, les ennemis qu'il avait du mal à cerner. Si on lui avait demandé de les nommer, il aurait simplement répondu qu'il haïssait tout le monde, car aucune personne concrète ne l'avait offensé : le malheur s'était abattu sur lui d'une façon inexplicable, tel une rafale de vent ou une vague.

Quand il n'eut plus la force de faire tomber les arbres, il se contenta de les blesser, en plantant la hache dans les troncs, et il parcourut ainsi toute sa forêt jusqu'à la montagne qui, à cet endroit, formait une pente raide. La hache à la main, il prit d'assaut la roche escarpée qui lui barrait le chemin et parvint bientôt au sommet. Y trônait un pin centenaire qui avait depuis longtemps perdu sa cime et avait poussé d'une façon désordonnée ; à présent, il ne possédait que deux énormes branches tordues, qui faisaient penser à deux bras noueux levés en l'air en signe d'avertissement. En effet, ce pin servait de repère aux marins, et les pilotes lui vouaient un culte qui le rendait intouchable. Autrefois, il avait même été utilisé comme poste d'observation, on voyait encore quelques planches de bouleau à moitié pourries qui avaient longtemps fait office d'échelle.